

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 17

Artikel: Comment on meurt à San-Francisco
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256116>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plafonds. Les murailles étaient renversées les unes sur les autres. Enfin il se fraie un passage et il parvient au cachot plein d'anxiété ne sachant si la comtesse était encore en vie ou si elle avait péri. Il ouvre en tremblant la porte de la prison. Quelle est sa surprise de trouver sans blessure, en parfaite santé l'innocente victime et son enfant. Tous deux tombent aux pieds l'un de l'autre, mêlant leurs larmes et se confondant en actions de grâces. Mais il fallait se hâter, car le comte pouvait revenir à chaque instant et sur les ruines mêmes du château, ressaisir trois proies au lieu de deux.

La tradition rapporte que la captive et son géolier se sauvèrent ensemble de ce lieu de désolation, que la comtesse prit le voile dans un monastère où elle y mourut en odeur de sainteté ; que l'autre embrassa lui-même la vie religieuse pour se soustraire au courroux de son maître. Quant à la petite fille, elle fut recueillie et élevée selon son rang. Plus tard elle retrouva sa position dans le monde, fit un brillant mariage et laissa une nombreuse postérité.

A. D.

Comment on meurt à San-Francisco

Ce n'est pas seulement les incendies terribles qui vous surprennent et vous carbonnent, et le tremblement de terre qui vous ensevelisse sous les ruines de vos demeures ; il y a eu de ces fins tragiques dont l'organe Reuter nous apporte le récit. Il est dû à une jeune fille Margaret. Un dérhill échappé au désastre et qui a raconté à Los Angelos ce qui suit :

A trois reprises notre troupe de fugitifs s'arrêtait dans les rues pour y camper sur des points où nous ne pensions pas que les flammes passent nous atteindre, et trois fois nous étions à nous éloigner en hâte. Une fois nous vîmes des soldats et des pompiers qui s'efforçaient d'enlever les débris enchevêtrés d'un bâtiment qui s'était effondré et brûlait.

Il y avait, parmi les poutres, un homme qui suppliait qu'on le délivrât. Sa tête et une épaule sortaient des poutraisons. Du bras libre, il aidait de son mieux les sau-

et ensuite la Bretagne, il y a, paraît-il, des sites ravissants.

Le visage du jeune homme s'assombrit. — Peut-être t'écouterai-je si père ne devait pas venir d'un jour à l'autre, répliqua-t-il. Mais je ne veux pas me trouver avec lui lorsqu'il n'y a pas d'étrangers entre nous. Il m'accablerait encore de remontrances, et j'en ai assez ; je n'en veux plus ! ajouta-t-il orgueilleusement avec un éclair de ressentiment dans le regard.

— Oh ! Luc ! père est si bon et il nous aime tant !... interrompit vivement la jeune fille. Il a beaucoup travaillé, et tu sais bien que tout son désir est de te voir embrasser une carrière...

— Plutôt que de trahir ma jeunesse dans l'oisiveté, comme maman l'a voulu pour me garder près d'elle ?... Tant pis pour lui, il fallait s'y prendre autrement !...acheva-t-il avec un rire mauvais.

Une tristesse et une compassion infinies voilèrent le doux visage de Chantal ; ces paroles de son frère évoquaient des scènes de famille extrêmement pénibles dont fréquemment elle avait été témoin, et dont le seul souvenir était encore très douloureux. Elle

veteurs à écarter les pièces de bois, mais les efforts étaient vains. L'incendie gagnait, et la chaleur était si intense que les hommes reculaient les uns après les autres. Il n'en restait qu'un, dont le feu avait déjà brûlé le visage.

Soudain, un jet de flammes contourna l'angle du bâtiment et enveloppa ce dernier lutteur. Il cria : « Adieu ! » à l'homme qu'il abandonnait, ramassa son fusil et se sauva. Nous voyons de notre place la poutre sous laquelle le malheureux abandonné agonisait. Ses cheveux et sa barbe grillaient déjà. « Tuez-moi, criait-il, pour l'amour de Dieu ! » Le soldat fit demi-tour et se rappela de quelques pas. Il dit au moribond quelques mots que nous ne pouvons entendre, et s'éloigna de nouveau. « Fuyez-moi avant de partir ! » cria l'autre. Le soldat se retourna vivement. Nous entendîmes la détonation de l'arme... Nous comprîmes.

Un autre témoin, l'ingénieur des mines E.-C. Brown, de San-Francisco, raconte de son côté qu'il a vu un agent de police prendre le nom d'une victime qui était encagée parmi des poutres brûlantes, puis, à la demande du prisonnier, lui envoyer une balle dans la tête.

Une dépêche de San-Francisco dit qu'un membre du personnel du gouvernement de la Californie qui concourrait au sauvetage, a été tué d'un coup de feu par des hommes qu'on suppose appartenir à une patrouille d'habitants.

* * *

Le correspondant du *Journal* à New-York se fait l'écho d'un autre incident :

Un millionnaire d'âge moyen de San-Francisco, M. Hubert Tilden, a été trouvé mort par les troupes occupées au déblaiement des décombres. On a constaté qu'il avait été tué d'un coup de feu. M. Tilden était revenu à San-Francisco sur son automobile qui portait le drapeau de la Croix-Rouge, après avoir mis sa famille en sécurité dans une villa de la banlieue. Un de ses amis qui l'accompagnait a été blessé.

M. Tilden était revenu chercher des valeurs, et son audacieuse tentative aura paru suspecte à quelque patrouille chargée de la surveillance des immeubles.

Les erreurs graves qui ont été commises avec la meilleure foi du monde et les excès

leva sur Luc un regard sérieux, et d'un ton perspicace elle reprit :

— Tu es encore si jeune, mon cher Luc ! Il ne dépend que de toi d'utiliser les dons que tu as reçus, pour te préparer un avenir heureux ; santé, intelligence, fortune, rien ne manque.

— Je le sais bien ! Mais que veux-tu que je fasse ?...

— Travaille !

Il eut un sourire railleur.

— Vas-tu me conseiller de faire ma conversion d'enfant prodigue ?... Me vois-tu me jetant aux genoux de mon père, le suppliant de me donner la dernière place dans ses bureaux ?... Non, mille fois non ! j'avoue que je ne m'en sens pas le courage.

— Il n'est pas nécessaire de te faire violence à ce point, tu sais très bien que nul n'exige cela de toi. Choisis une carrière quelconque, peu importe laquelle, la diplomatie, par exemple. Tu voyagerais puisque tu aimes tant cela.

— Tu en parles à l'aise, ma petite ; et les examens qui me restent à passer avant d'être reçu, tu les comptes pour rien donc ! J'ai le

de brigandage qui semblent justifier ces mesures, ont décidé les principaux citoyens à constituer un comité de vigilance, qui a choisi pour président le docteur Donald Mac Cullogh.

LA DOUCE AUMONE

(SUITE)

II

Néanmoins, sa prédiction parut longtemps ne se réaliser qu'à moitié, et le bienfais ne profiter qu'à celui qui l'avait reçu.

Tandis que la jeune fille trainait son fardeau de misère, vivant presque au jour le jour selon les fluctuations des tristes situations aussitôt perdues qu'obtenues, l'obligé de sa charité généreuse commençait une existence prospère, comme si le vœu de la sœur de souffrance rencontrée par hasard lui eût vraiment ouvert une porte de bonheur.

En quittant Jacinthe, Pierre Dagerol marcha quelque temps par les rues ainsi qu'un homme ivre, en proie à une émotion, à un trouble profond, qu'il ne se rappelait pas avoir jamais ressentis, et qui lui faisait oublier sa faim ; il était à la fois heureux et confus de ce bouleversement intime qui infligeait un démenti formel à ses habitudes morales, aussi bien qu'à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, et dont, avec ce quelque chose d'inflexible sommeillant au fond de son caractère, il ne s'était pas encore départi.

D'une nature déjà renfermée et hautaine, bien que droite et loyale, il avait volontairement cuirassé son âme, la durcissant au contact des sèches réalités quotidiennes, afin de détruire en elle les sensibilités vives qui, selon lui, constituaient autant d'obstacles dans l'âpre lutte qu'est l'existence d'aujourd'hui. Certain d'avoir raison, s'il est vrai que nous portons en nous nos plus acharnés ennemis comme nos meilleurs éléments de réussite, il se croyait pour toujours délivré des attendrissements faciles ou des confiances superflues, et s'en réjouissait, sacrifiant de propos délibérément à ce farouche idéal « d'homme fort » les plus pures joies qu'il soit donné à notre éternelle mélancolie de goûter ici-bas. Et voilà que ces calculs savants étaient déjoués par un miraculeux hasard, voilà que le sévère édifice intime s'écroule

frisson rien que d'y penser, aussi je refuse ; trouve-moi quelque chose de plus facile.

Luc de Verneuil, attaché d'ambassade ! cela sonnait assez bien, cependant. Le revers de cette situation, c'est qu'il faudrait beaucoup me gêner pour l'obtenir, et je ne puis m'y résoudre.

— Tu aurais des difficultés à vaincre, sans doute ; mais les études que tu as faites te les aplaniront très vite si tu le veux. Le nom que tu portes abaissera devant toi plus d'une barrière... Un effort de ta part rendrait père si heureux. Promets-moi donc de réfléchir à ce que tu veux faire et de prendre une décision. Je t'assure que c'est ton propre intérêt, dit-elle gravement.

— Ma parole ! tu finirais par me rendre sérieux, petite Chantal. Moi, ton ainé, ce serait trop fort ! En attendant, je t'emmène au Casino, nous arrivons juste à l'heure du concert. Crois-moi, lorsqu'on a vingt ans, la meilleure devise est : Vive le plaisir ! conclut-il avec un éclat de rire moqueur, en jetant les rames au pilote et en lui donnant ordre d'amarrer.